

Jacques Sreby

Bestes

Tabanus bovinus

Le cuir la peau le poil la sueur qui mouille l'encolure les bêtes bâties de soleil les baigneurs qui jouent tous ces havres de sang ces téguments fertiles quand la chaleur entre aux racines de l'herbe que les vaches têtent des ombres que ta jambe sèche devant un trou d'eau et qu'au fond de la vallée un orage rassemble ses colis, voilà de quoi l'attirer.

Long, comme trois mouches ordinaires, gris, d'une couleur mimétique, avant les succès du singe nu, outillé de pièces perforantes et aspirantes, sensible du nez, instruit à distance des ressources disponibles, équipé d'yeux, baignés d'une lueur rouge, qui lui assurent un bel angle de vue, la sélection naturelle l'a conformé à son métier de vampire.

Et toi, sûr de ton droit, fier de ton pouvoir, parce qu'il se colle à ta peau, qu'il lève sur tes avoirs organiques une minuscule dîme, et qu'il ose signer son passage d'une brûlure, tu le punis d'une tape qui le tue.

Il t'arrive même de récupérer son cadavre, de l'écraser entre les doigts, content d'aplatir sa frêle carrosserie, d'exprimer les jus de son ventre et ce sang, bien sûr, ton sang qu'il a voulu manger.

Libelloides coccajus

Le sujet n'accrochera pas le public, je le sens bien. Le nom de la bête, d'allure savante et guindée, ne favorise pas le premier contact.

Pour l'évoquer il conviendrait peut-être de camper le milieu où elle évolue. La garrigue, c'est vrai, stimule d'une référence méridionale les sensibilités les plus rétives...

Mais, quand j'aurai semé les jetons usés de la rocaïlle, accroché partout le thym en fleur, piqué des cocardes sur la feuille gluante des cistes, convoqué toute la flore barbelée, le fragon, le genêt scorpion, les kermès, et les lianes à crochets des salsepareilles, planté enfin des chênes verts en mal de croissance et les nabots qui ressemblent à des pins, aurai-je montré un ascalaphe ?

Ludion. Attifé comme un leurre de pêche sportive. Mouche travestie en papillon. Léger, d'une légèreté totale, physique et morale, à défier l'attraction terrestre et les discours sérieux.

Et puis quoi ? Et puis encore ?

Patience ! Pas de croquis à la hâte. Ce n'est pas un insecte que j'ai choisi, pas même un elfe. C'est une facétie que la nature a produite rigoureusement.

L'ascalaphe a des antennes segmentées, longues, qui dessinent un V, avec au bout des pompons, des bulles, des sacs de pollen, voire des yeux, comme un regard curieux d'avant-garde.

Il est velu. Mais sa pilosité est mieux rasée que chez le bourdon, moins sexuelle que chez l'araignée.

Il est organisé comme un éclat de vitrail, où la couleur et la transparence s'équilibrent. Sur ses ailes le soleil étale du beurre et lustre le plomb des nervures.

Et, bien que précieux, sorti d'une ivresse de Gallé, il n'est pas à vendre ; il décore gratuitement les airs.

Car il est un champion de la voltige, déclassant les libellules et leurs évolutions rentables, les guêpes dans leurs raids inventifs, et la foule des vanesses et des piérides, toujours vaines de leurs exploits, mais toujours un peu molles à l'atterrissage.

Allez ! Vous le verrez un jour, l'ascalaphe, fuser et plonger, tel un postillon de météore et puis, sur place, tester son corps diaphane sous un faisceau lumineux et il vous donnera ce regret, que j'ai douloureux et définitif, d'être planté en terre.

Decticus albifrons

Je chasse le dectique. J'ai choisi une friche, pendue au soleil, entre deux vignes. L'herbe est si folle qu'elle ne craint pas d'imiter les arbres. Sous les touffes rameuses et les hampes où bruissent les graines, je vois cependant le sol crevassé.

Le dectique mâle chante, plaqué sur la poussière d'ocre. Les femelles l'entourent, juchées çà et là dans la selve des tiges. Quand j'approche, elles s'envolent comme des oiselets. Le mistral allonge la courbe de leur trajectoire. Je surveille leurs atterrissages.

Mais, pour distinguer la bête, dans sa tenue de baroud, il faut savoir lire entre les feuilles sèches. Je me fie alors aux cliquetis des mâles. Cliquetis à gauche, cliquetis à droite et devant et derrière, cliquetis. Tout le pré oublié est enté de cliquetis. Je repère un insecte à ma portée.

D'une crispation des ailes, il célèbre d'avance ses amours. Je vois sa tête ronde, cloutée d'yeux et ce front clair, d'un blanc crémeux, qui signale l'espèce. Puis ma main se referme sur le vide : le dectique s'est faufilé dans la paille et les cailloux. Je suis bredouille.

Soit ! J'ai pris le meilleur : un chant qui ne m'est pas destiné, une vibration érotique, où la terre et le vent formulent leur désir... Car le dieu Pan est couché sur les collines. Les ménades crient dans la plaine de l'Aygues. Et le Ventoux, sous sa couronne de caillasses, est plus ému encore que les monts subordonnés qui lui baisent les pieds.

Lacerta bilineata

Le piéton des feuilles mortes et autres matières qui bruissent au sol aime les départs en fusée. Cet artificier surprend les pieds, quand il allume son pétard. Or, dans la broussaille, le tracé volubile s'éteint brusquement. On cherche des étincelles, le dernier mot du feu ; on fouille des litières obscures, les soutes noires de buissons. Souvent on ne distingue plus rien. Mais quelquefois transparait une monture serrée d'écailles.

Le lézard est là, vert.

Et de son œil pudibond qui bat de la paupière, de sa gorge où la peur avidement est déglutée, de sa langue gourmande d'instructions, il réclame une pause.

Après quoi dans un tortillement des hanches et des épaules, comme une fille dédaignée, il gagne son trou.

Le mâle surtout s'expose. Son fourreau est neuf ; la guenille de sa dernière mue alimente les fourmis ou sèche en pellicules sur le front d'un caillou. Chaque perle de son justaucorps a l'orient adéquat.

Et cette fulgurance du vert ne sort pas des émeraudes et des péridots. Elle a d'autres sources : un pré rajeuni, la réclame de la sève, l'herbe achalandée, ces campagnes qui allument l'horizon,

tout l'élan, tout le luxe, terrestres.

Mais le mâle montre surtout sa gorge. Elle est bleue.

Gerris lacustris

L'étang se donne, le ciel se délasse. Au bord de la clairière, où l'azur patauge et retombe en enfance, palpète un peuple léger.

À distance on voit un mikado de brindilles, une mêlée de filaments, qui rejette des débris. Puis quelques individus sont repérables, à qui jamais la foi ne manque, parce qu'ils marchent, virent, et courent même sur les pistes de leur Tibériade.

Ces bêtes ont relevé les défis d'un milieu, le miroir de l'eau, où le commun des espèces, qu'elles viennent d'en bas ou d'en haut, entrent par effraction.

Leur corps a le fuselage d'un mât horizontal. Sur leurs six pattes deux paires sont déployées, d'une égale envergure, avec des segments très effilés. Des griffes adhèrent à l'épiderme liquide, en ménageant des petits creux, ponctués d'une goutte d'ombre. Toute la structure se déplace d'un bloc et sans effort apparent. Mais la poussée, l'accélération, le freinage laissent autour du véhicule des signatures concentriques.

Parfois deux araignées d'eau se tamponnent. Parfois une courte bataille les met sens dessus dessous. Puis chacune retrouve sa paisible écriture.

Sur la page de l'étang elles appuient leurs effets de style.

Capra aegagrus hircus

Allègrement elles trottaient, parce qu'elles sont bien chaussées de sabots fermes et de fines socquettes. Les mamelles qui écartent les pattes arrière n'embarrassent pas leur allure et quand elles ont décidé d'aller, rien ne les arrête, ni le cul d'une compagne, ni le chien qui jappe après elles, ni le chapelet de leurs fèces qu'elles disent impudemment.

En revanche, si elles choisissent de s'écarter, afin de goûter des fleurs de bourrache, ou des feuilles de croupette, ou le dernier bourgeon d'une viorne, rien ne les arrête, ni le flux du troupeau, ni la hargne de Rex, ni les cris des enfants.

Tant bien que mal elles nous conduisent au pré. Elles n'ont pas la méthode éprouvée des vaches. Même si l'herbe a de quoi attiser leurs démons intérieurs, elles ne broutent pas en arrivant. Il leur faut courir un peu, mesurer l'aire de leur appétit et choisir, plutôt que la bordure, le bout du pâturage, dont le vert est brûlant, grisant, féérique. Et elles redressent vite la tête pour mâcher, jouissant aussi de l'œil, quand elles peinent à déglutir la ration folle des graminées.

Puis elles cherchent des issues ; l'enclos les déshonore. Toute proximité est fade. Le plaisir habite au loin. La lisière du bois tente leurs expéditions. Et déjà l'ombre est plus savoureuse au milieu des forêts. Qu'une pente rocheuse s'offre, elles rêvent de montagnes en bondissant. La diversité plaît à leur liberté. Sur l'épaule d'une colline elles roulent comme la chevelure des princesses bibliques. Mais elles suspendent leurs aventures, pour signer de leurs cornes le feu du crépuscule.

Le plus souvent dans leurs prunelles jaunes une gauserie s'allume, ce qui nuit à leur réputation. Les chèvres manquent tout à fait de sérieux. Mais elles mettent de la gravité dans leurs caprices, de la résolution dans leurs foudades, de la candeur dans leur lubricité.

Et tel qui les dépeint obscènes, maléfiques, démoniaques, n'a rien gardé de ses jeunes années.

Gonepteryx rhamni

Jaune au matin vif à piquer la langue d'une saveur licite inespérée. Jaune à passer les buissons reliquaires les prés résilients. Jaune par les enfantillages des lisières : y es-tu ? Que fais-tu ? Jaune de papilles et de pampilles. Jaune œil de chat et convoitise d'ogresse. Jaune aile de fruit, pavillon d'agrumes, pulpe de flamme. Si étonnant ce jaune quand la terre est à peine émue. Si délicieux quand les fleurs manquent et les bourgeons suintent. Jaune clair, qui porte la clarté à ses excès acides, qui hisse la clarté en palpitant. Jaune papillon de mars, message des grands jours. Jaune qui vole sans connaître la ligne droite, sans suivre ni le haut, ni le bas, ni le milieu. Jaune à fureter dans les niches de l'air. Jaune du printemps qui recommencera avec lui... Et sans vous et sans moi, un jour.

Garrulus glandarius

C'est un vigile, posté à toutes les entrées du bois. Caché dans les branches feuillues qui brisent sa silhouette et mangent son coloris, il dénonce les arrivants de notre espèce. Il agite sa crécelle et dit : « Voici l'homme ! » Il répète : « Voici le forcené qui bafoue les règles ; voici le malveillant fortuné, le puissant dont la puissance excède le monde. »

Les bêtes alertées se dérobent, celles qui jouissent d'un trou dans la terre, celles qui parient sur l'espace, celles qui montent le vent.

Mais il serait sot de croire que le geai se sacrifie. Il aime s'égosiller et faire sa réclame personnelle. Comme beaucoup d'oiseaux il signifie qu'il est là. Il soutient ce propos d'un envol bigarré, avec un panneau blanc à l'arrière, un mantelet aux rousseurs mauves et des médailles bleues au bord des ailes.

Il ne prend que des risques médités. L'indésirable qu'il a honni, il le distance vite. La forêt le protège. Il est le féal des ombres, le fiancé des clartés corrompues. Et les vieilles créatures qui résistent à la science, des griffons sans doute, un parti de fadets, quelques dames effarvates, appuient son effacement.

Jacques Sreby est né à Villeurbanne. Enseignant en histoire à Neuville-sur-Saône. A publié un roman historique sur la première guerre mondiale : *Léon Chevalier, soldat* (Édilivre, 2015). Ces poèmes sont extraits d'un recueil à paraître (éd. Jets d'encre, 2015).